

Le cuisinier

Un homme construit une maison.

Oh, pas une grande maison : juste une maison suffisante : une bicoque de bois de cinq mètres sur cinq au toit à quatre pans et dont les fenêtres se ferment avec des volets de planches qu'on ôte le matin et remise jusqu'au soir.

L'homme s'y installe, avec un fourneau, des bûches, un réfrigérateur, un groupe électrogène et une cuve pour récupérer l'eau de pluie.

Une fois tout aménagé, son lit et ses toilettes aussi, il part à la ville — non sans avoir tout fermé chez lui — et achète des provisions. Il met à ces emplettes, consciencieusement, tous les sous qui lui restent.

L'homme, de retour dans sa baraque, entreprend de cuisiner, de préparer et de vendre le manger et le boire aux promeneurs, ventres affamés et assoiffés, qui s'égarerent sur le chemin au bord de la plage.

Cinq ans plus tard, un promoteur lui propose un bon prix pour son établissement florissant. L'homme fait monter les enchères, double sa mise antérieure et les dépenses d'un lustre. Il reste à faire la cuisine tout en construisant à ses heures perdues deux autres maisons à distance respectable de la première. Un an plus tard, elles sont florissantes elles aussi, au point que la première menace de péricliter.

Le promoteur, pris dans un scandale, se défait à perte de la première maison. L'homme la rachète avec une part négligeable des bénéfices des deux suivantes. Il embauche deux cuisiniers, des amis dans le besoin, qui l'aidaient de temps en temps, les voilà nourris et logés. Les trois maisons marchent bien.

On nourrit ainsi une petite station de vacances pendant quelques années. Les locations rapportent de quoi construire une maison avec six chambres et des communs. Le tourisme s'instaure, se restaure, s'installe et dévale.

L'endroit est moins pollué que le reste de la planète, une grande chaîne d'hôtels cherche à s'y installer. Elle offre à l'homme un prix avantageux pour ses trois restaurants et sa pension de famille. Il accepte.

La récession frappe !

L'homme rachète son bien antérieur et l'hôtel qui vient d'être inauguré, y installe ses deux amis cuisiniers et leurs familles. Quant à lui, il reprend la pension et ses trois maisons de bois avec deux apprentis cuisiniers.

L'homme embauche un jardinier.

Puis un chaudronnier au chômage.

La maintenance est assurée.

Malgré la crise, ses affaires marchent.

L'État, en mal de placements fructueux, sert une prime et rachète leurs biens à tous les propriétaires acceptant de s'installer au centre désertifié du pays. L'État nationalise ensuite les zones touristiques maritimes.

L'homme plante son drapeau dans une région abandonnée entre la campagne, la montagne et des lacs. Lui, ses amis et leurs familles reconstruisent un village abandonné : des maisons de bois, un hôtel, un parc de loisir. Les affaires marchent d'autant mieux qu'on ne veut plus guère aller à la mer où les prix sont prohibitifs, les plages mortes car les algues envahissent tout et les poissons ont fui ou crevé.

L'homme acquiert le village. Ses gens y logent.

L'homme crée une milice locale de protection de la nature constituée d'anciens policiers, d'anciens militaires et de scientifiques, tous au chômage depuis une décennie. Il acquiert les terres abandonnées loin autour du petit village.

La région refléurit et porte d'innombrables fruits.

L'argent ne cesse de rentrer et les gens ne cessent d'arriver. Le village revit, on construit un hôpital gratuit. L'homme est élu maire. Sa réputation le mène à la députation. Dès ce moment il transforme la région comme il a transformé le village et ses alentours. Tout fonctionne. L'argent n'est donné qu'en échange d'un travail réel qui contribue à la récréation, à la maintenance et à l'intendance régionales.

À sa première candidature à la présidence de la république, l'homme est second de peu. À la seconde il est élu. Sa méthode avait conquis et revitalisé la province en entier. Le pays fait de même et en quelques années la situation s'améliore. Les limites avaient pourtant été franchies irrémédiablement dans de nombreux endroits : la terre y est détruite pour longtemps. Peut-être pour toujours.

L'homme propose de construire une station orbitale. Il y met l'essentiel de sa fortune, le pays soutient le projet ainsi qu'une bonne partie du monde. En orbite, il crée un environnement de vacances, y construit une petite maison carrée en bois où il vend à manger et à boire. Des navettes régulières amènent les touristes.

Quelques financiers ont cherché à l'imiter, leur ordinaire est frelaté, ils ne vont pas très loin. Il rachète leurs stations abandonnées. Deux sont déjà viables. Il y installe ses deux vieux amis, les cuisiniers. Avec les matériaux laissés en orbite pour construire d'autres stations, il construit un hôtel. À partir de l'hôtel, il développe un village où viennent s'installer les gens qui ont déjà travaillé pour lui et qui sont volontaires.

Le village sur la Terre, la province autour, se dépeuplent et se repeuplent régulièrement au fur et à mesure qu'y viennent tous ceux qui vivaient trop loin : les projets et les installations y survivent d'autant mieux que les navettes emportent vers le village en orbite autant de touristes que de villageois.

L'homme crée un hôpital en orbite et un peu plus loin des usines pour fabriquer des vaisseaux et des chaînes de montage.

Un mode de propulsion sans perte d'énergie permet d'atteindre Mars, d'y construire une base et d'y générer une première atmosphère artificielle sous globe.

L'homme construit une maison carrée en bois et fait à manger pour les terraformateurs.

Dix ans plus tard, à la tête du premier convoi interstellaire supraluminique, il met le cap sur la plus proche étoile dotée d'un cortège planétaire à fort potentiel de colonisation. On y trouve deux planètes immédiatement utilisables. Les premières bases orbitales sont bâties. Dans la vague initiale, en pole position parmi les modules de descente qui sortent des soutes du vaisseau, il y a de quoi construire une petite maison de bois.

« Au début l'univers était vide, Dieu dit que le bistrot soit ! »

La petite maison avec son cuisinier attirèrent les anges.

Et Dieu vit que cela était bien.

Gabriel-Eugène KOPP

Participation Remarquée 2018

Concours de la Nouvelle Daniel-Walther